

Les trois diners d'Hippolyte

1

Hippolyte avait vingt ans ; il venait de terminer sa philosophie, et, laissé à lui-même, libre pour la première fois, émancipé, il s'en allait de Confolens, sa ville natale, à Paris, où il devait faire son droit. A la discipline du collège, à la dépendance plus douce de la maison paternelle, succédaient soudain et sans transition une liberté absolue, un affranchissement complet de tout ce contrôle. Cela se voit ainsi tous les jours ; mais, je le demande aux gens sages, s'il en est qui ne lisent, cette méthode est-elle louable ? Retenir le jeune oiseau dans son nid, le priver de toute initiative, de toute responsabilité personnelle, et puis, un matin, le renvoyer de ce nid en disant : Ouvre tes ailes, cherche ton chemin, conduis-toi bien, vole droit, évite le trébuchet et le milan. Est-ce là une méthode bien rationnelle ?..... Je laisse la réponse à l'expérience de ceux qui ont des fils placés dans ces conditions.

Hippolyte s'en allait donc, quelques pièces d'or dans son gousset et une bonne malle bien remplie de linge chargée sur l'impériale de la diligence. La diligence qui se soulevait encore de ce monstre antédiluvien, roulant avec un fracas terrible, arrivait sur le picton comme une masse épouvantable, laid à voir, incommode à habiter, divisé en trois zones, dont chacune représentait une classe de la société, mené par son postillon comme un pilote, gouverné par son conducteur comme par un capitaine ?

Hippolyte entra dans l'intérieur avec une certaine fierté ; il croisa la jambe avec un commis-voyageur en vins, et s'installa, le mieux qu'il put, à côté d'un autre jeune homme qui voyageait, il le disait tout haut, pour la mercerie et les rubans. La conversation ne tarissait pas entre ces deux représentants du commerce. Hippolyte les admirait. Ils parlaient de tout, de leurs affaires et de celles de leurs patrons, des bonnes au-berges de la route, faisant des comparaisons entre le Lion-d'or et le Chapeau Rouge ; de la politique ; ils étaient au courant de la question de Portugal et de celle de la Sublime-Porte, et des discours des députés et des chansonnets en vogue ; ils avaient une opinion nette et tranchée sur tout, décidant, railant, bafouant sans fin ni mesure.

Tout cela, assaisonné de propos grivois, se disait au milieu des claquemets du fouet, du tintement des grelots et des gémissements de la machine traînée à grand renfort de quatre chevaux.

Hippolyte écoutait. Il trouvait les commis voyageurs assez importants ; ils étaient si sûrs de leur fait !

A midi, on arriva dans un gros bourg où, d'ordinaire, les voyageurs dinaient. La diligence s'arrêta devant une auberge à l'enseigne du "Panier fleuri" ; on défila ; les voyageurs descendirent et entrèrent dans une grande salle où le repas les attendait. Il paraissait fort bon ; le gigot braisé était ses flancs brunis en face d'une poule au blanc ; des escaloppes de veau souriaient à une compote de pigeons. On se mit à table : Hippolyte se trouva placé entre un commis-voyageur et un vieux monsieur, d'une figure noble et respectable, qui occupait l'aristocratique coupé. Hippolyte avait grand'faim ; mais tout à coup il lui revint en mémoire que ce jour-là était un vendred

di, et jamais jusqu'alors il n'avait manqué au saint précepte de l'abstinence.

Que faire ? il avait faim ; et puis le diner semblait si bon ! et puis, le commis voyageur ! quelle source d'interminables plaisanteries, si le petit jeune homme était assez bigot pour vouloir manger, un vendredi, de la soupe aux herbes et une omelette ! que faire ?

Pendant qu'il réfléchissait, le domestique faisait le tour de la table en portant les assiettes de potage : c'est un bouillon au pain d'assez bonne mine.

"Vous n'avez pas de maigre demanda le vieillard assis aussi à la gauche d'Hippolyte.

—Non, Monsieur.

—Ni potage, ni poisson ?

—Non, Monsieur. Voilà le potage, Monsieur.

—Je n'en prendrai pas.

L'assiette fut présentée à Hippolyte. Il hésita : le commis-voyageur le regardait d'un air narquois, le vieillard avait les yeux baissés !..... Hippolyte accepta le potage et le mangea..... Il avait conquis l'estime du Gandissard.

Tout le diner ne fut que la répétition de cette première scène : on présenta au vieillard le gigot, les pigeons, tout l'escaladron des plats furants ; il les refusa tout d'un geste bref ; et, tirant à lui un ravier plein de radis, il dina comme cuistre, avec ces racines et un morceau de pain : ce qui ne l'empêcha pas de payer son diner. Hippolyte mangea de tout ; mais, à mesure que sa faim s'assouvissait, une certaine tristesse le gagnait :

"Si ma mère me voyait ! se disait-il. Mais aussi c'est bien difficile en voyage !"

Il remonta en voiture d'assez mauvaise humeur, et, je ne sais pourquoi, les quolibets des deux voyageurs sur ce vieux cogot ne lui parurent pas très spirituels. L'un deux, sous l'influence d'un petit vin de la Charente, entonna un couplet du Dieu des bonnes gens, qui ne fit pas sourire Hippolyte.

On arrivait à une montée assez rude, et, selon l'antique usage, le conducteur invita ses administrés à mettre pied à terre. Hippolyte s'éloigna de ses compagnons, que le vin, les chants et la pipe égayaient trop ; il resta en arrière et monta lentement la côte boisée. Le vieillard du coupé le rejoignit, et, s'arrêtant auprès de lui, il jeta un coup d'œil sur le paysage, qu'un beau soleil d'automne montrait dans toute sa splendeur.

Voilà un ravissant spectacle ! dit-il.

Hippolyte s'était tourné vers le midi, et il semblait chercher quelque chose à l'horizon.

Vous connaissez, Monsieur, ce beau panorama ? lui demanda son compagnon de route.

—Non, Monsieur, je le vois pour la première fois, et je cherchais si je ne verrai pas là-bas Confolens.

—Non, mon cher Monsieur ; ce bouquet de bois nous cache le clocher de Saint-Maxime et celui de Saint-Barthélemy. Vous êtes de Confolens ?

—Oui, Monsieur ; je quitte ma ville pour la première fois.

—Ah ! c'est une époque de la vie. Ils marchaient côte à côte ; le vieillard paraissait avoir quelque peine à gravir la montée qui devenait de plus en plus raide.

Si j'osais vous offrir mon bras ?..... dit Hippolyte, attiré par la figure sereine, les propos polis et la belle tournure de son nouvel ami.

—J'accepterais volontiers, dit celui-ci en souriant, si je ne craignais de vous ennuyer. La jeunesse recherche la jeunesse..... Vous avez vos amis là-

bas.....

Le voyageur en vins et le voyageur en rubans, hurlaient de concert une chanson patriotique. Hippolyte rougit d'eux et les renia bravement.

Ce ne sont pas mes amis, dit-il, je ne les connais pas.

Le vieux gentilhomme (décidément ce devait être un gentilhomme) sourit ; Hippolyte fut un peu honteux et, ne sachant que dire, il reprit enfin :

La route doit vous fatiguer, Monsieur, vous avez ni mal diné !

—Vous vous en êtes aperçu ?

—Certes !

—C'est un petit sacrifice que j'ai fait volontiers à mon devoir et à mes convictions. La loi de Dieu est si douce ! comment ne pas s'y conformer ?

Hippolyte baissa la tête : sa mère lui avait dit souvent la même chose. Le grand air et l'exercice n'activaient pas sa digestion ; il avait l'air triste. Son compagnon de route reprit :

Croiriez-vous que c'est un trait d'histoire qui m'a affirmé dans mon respect pour l'abstinence ?

—Vraiment, monsieur ?

—Oui. Ma mère était Bretonne ; elle avait dans sa bibliothèque l'Histoire de Bretagne, de Dom Lobineau ; j'aimais à parcourir ces respectables in-quarto, et souvent, en lisant le récit du combat de Mi-Voie ou des Trente, j'avais remarqué que Beaumanoir et ses valeureux chevaliers, combattant un jour de carême, avaient observé le jeûne. Que de motifs de dis-

pense pourtant ! le combat, le poids de l'armure, l'heure avancée..... rien n'y fit ; ils jeûnèrent et se battirent comme des lions, comme des Bretons. Et c'était là chose commune en ces siècles de foi. Antoine de Lorraine combattit tout un jour d'abstinence, n'ayant mangé qu'un œuf ; à la bataille des Eperons d'or, qui tomba un jour de vigile, les Flamands observèrent rigoureusement l'abstinence ; les soldats mangèrent un peu de pain, et les chefs se contentèrent de quelques anguilles pêchées dans le Lys..... Et nous, dans notre vie commode, sans travail, sans fatigue, nous nous plaignons de ne pouvoir ronger os de poulets, os de pigeons !..... fi donc !

—Mais, Monsieur, objecta timidement Hippolyte, on craint les mauvaises plaisanteries.....

—De ces messieurs que voilà ? répondit le vieillard en montrant les commis-voyageurs en goguette. Ah ! mon cher enfant, c'est à de tels personnages que vous livrez votre pauvre ! Tenez, voilà la voiture qui nous rejoint..... montez dans le coupé et causons.....

Hippolyte ne résista pas à cette invitation : il monta. Que lui dit le vieux voyageur ? je ne sais ; mais le soir, il mangea tout bonnement des œufs brouillés, et, en quittant le lendemain son nouvel ami, il lui dit :

J'écrirai notre rencontre à ma mère ; elle sera bien contente, Monsieur ; et je ne vous oublierai jamais.....

11

Hippolyte était depuis dix-huit mois à Paris ; il se préparait au second examen, et vraiment il avait bien employé son temps. Il suivait les cours, chose rare parmi les étudiants en droit ; la Grande-Chaumière ne le connaissait pas, il allait à la messe le dimanche, il avait trouvé auprès Saint-Sulpice, un petit restaurant où, le vendredi et le samedi, on servait en maigre, et en fin il ne faisait pas de dettes. Ceux qui le connaissaient auguraient bien de lui, et l'avaient tenu ses promesses. Pourtant il avait quelques uns des défauts de son âge : il était é-

tourdi, il était dépensier, et, quoiqu'il tint note exacte de son "loir et avoir", il parvenait rarement à mettre son budget d'aplomb. Un achat de livres par-ci, une soirée avec des camarades par là, des emplettes, au moins superflues, de gants et de cravates, empiétaient chaque mois sur le nécessaire et imposaient parfois à Hippolyte de réelles privations en échange de quelques plaisirs très fugitifs. Les gants et les cravates disaient qu'il allait dans le monde ; il avait en effet retrouvé à Paris quelques familles amies de la sienne, et il passait souvent la soirée dans ces maisons où l'on offrait aux visiteurs l'hospitalité du monde : des sandwiches et une tasse de thé.

Cependant un certain mardi gras, il se trouvait invité à dîner chez Mme Alban, la plus brillante de ses connaissances parisiennes. Et cela se trouvait bien, car Hippolyte était au bout de son mois, et ne possédait plus qu'une fortune inférieure à celle du Juif-Errant trois ans. qui se cachaient honnêtement dans sa poche. Mais sa pénurie ne l'inquiétait guère : la pension que sa mère lui servait tous les mois, ne tarderait pas à arriver ; il n'avait pas de dettes ; l'abondance renaitrait, et, en attendant, le soir, il dinait en ville.

Il passa sa journée, par un beau froid de février, sur les boulevards, amusé par ce spectacle, ce mouvement, et distrait de la faim qui avait bien le droit de se faire sentir ; car une flûte d'un son était la seule nourriture donnée depuis le matin à cet exigeant cerbère, l'estomac d'un homme de vingt ans. A cinq heures, Hippolyte rentra chez lui. Il s'habilla soigneusement, avec son bel habit bien ménagé et le linge fin que la mère avait conu ; puis, deux minutes avant six heures, il sonna chez Mme Alban.

Dès l'entrée, un superbe parfum de cuisine vint l'assailir, et il constata avec délices qu'il mourait de faim. Mme Alban le reçut avec beaucoup de grâce ; elle était seule encore, ce qui attrista Hippolyte, car tout retard dans le diner lui semblait un supplice. Il s'efforça d'être aimable, mais il eut un sentiment de bien être quand le domestique annonça à la fois cinq convives ; une famille entière, puis, un sixième, puis deux vieillards : deux amis qui arrivaient toujours ensemble. Dieu soit loué ! on est dix ; on ne tardera pas à diner ! au même instant le domestique entra, et, sur un plateau, présenta un billet à la maîtresse de la maison. Elle le parcourut d'un regard rapide et son visage prit un vif expression de contrariété ; son pied battait le chenet, et elle agitait, par mouvement nerveux, l'écran de Chine qu'elle tenait à la main. On annonça deux nouveaux convives ; elle les salua, et, dans le mouvement que faisait leur arrivée, elle alla vers Hippolyte et lui dit :

"Venez donc !"

Il la suivit, obéissant et surpris, et le conduisit dans la salle à manger, tout éclairée, toute brillante de cristaux et d'argenterie.

"Mon cher enfant, dit-elle, me permettez-vous de vous traiter sans façon ?

—Certainement, Madame, trop heureux.....

—Voilà ce qui m'arrive : nous devons dîner quatorze : je reçois un billet qui m'annonce que mon vieux docteur Hébert ne peut pas venir, il est malade lui-même ; nous serons donc treize ! ce sera un terreur pour mes amis, pour le comte de Saint-Brisson, qui est superstitieux comme un Napolitain ; et moi-même, je l'avoue, je ne suis pas

à l'abri du préjugé ; j'ai peur ! Tenez, mon cher Hippolyte, je vous traite comme mon enfant : dinez avec nous un autre jour, dimanche, lundi, quand vous voudrez, mais aujourd'hui.....

—Je vous quitte, Madame.....

—Je suis désolée, oh ! c'est affreux ! mais être treize !

Il sortit en la saluant profondément. De la cuisine s'élevaient mille odeurs savantes : la truffe, les épices, le gibier rôti se mêlaient et accompagnaient de leurs effluves le pauvre garçon, qui s'en allait sans avoir diné.

III

Il faisait très froid dans la rue. Les passants couraient, tout le monde allait dîner : à près que tous les étages, on voyait de vives lumières, les familles et les amis se trouvaient réunis, et Hippolyte, seul dans le grand Paris, sans argent, pressé par une faim dévorante, se sentit saisi d'une amère tristesse. Il pensa à Confolens et au souper de la maison paternelle ; il voyait la salle à manger, un peu sombre le jour, égayée le soir par un grand feu de bois, le couvert mis, les vieilles assiettes de porcelaine bleue, la soupière fumante, la pesante argenterie, les salières antiques dont il s'amusa dans son enfance. Il voyait mieux : la figure intelligente de son père, le visage si bon de sa mère, le profil délicat de ses deux sœurs. La tête carée de son petit frère lui apparaissait ; on parlait de lui peut-être, et il était loin, si triste, si délaissé ! Si sa mère le voyait ! à cette pensée il eut des larmes aux yeux..... Il erra longtemps dans les rues, il ne savait où aller : ses camarades étaient en liesse, et il n'était pas d'humeur à les rejoindre ; il n'osait entrer dans un restaurant et y demander crédit : mieux valait la faim ! Les diverses familles qu'il connaissait se préparaient à des bals, à des fêtes, et, en parcourant par la pensée le cercle de ses connaissances, il vit qu'il n'y comptait pas un seul ami.

"Mes amis sont là-bas, à Confolens," se dit-il ; et son cœur se serrait de plus en plus.

Il était revenu dans son quartier, et, en traversant la rue de l'Observatoire il regarda machinalement une fenêtre fort éclairée, au quatrième étage. Il connaissait cette fenêtre.

Six mois auparavant, par un soir d'été, Hippolyte, traversant le dangereux carrefour de Buci, s'était arrêté, en même temps que la foule, devant un pauvre ouvrier gisant sur le trottoir ; un cabriolet l'avait renversé et blessé. Il portait à la jambe une profonde écorchure ; son bras gauche semblait foulé, et le sang coulait d'une plaie qu'il portait au visage. Pourtant, il essaya de se lever et fit quelques pas, en chancelant, du côté de sa demeure. Saisi de compassion, Hippolyte fit approcher un fiacre et ramena le pauvre ouvrier à sa femme ; il le visita souvent sur le lit où ses blessures le retenaient, et s'amusa à lui faire la lecture et à lui apporter quelques douceurs. Il s'était attaché à ce pauvre ménage, à cet homme courageux, à cette femme si active et à ces enfants qui riaient en le voyant arriver.

"Je vais monter chez eux, se dit-il en voyant la fenêtre éclairée, mon temps se passera mieux que dans la rue.

Grande joie à sa venue ! Antoine, l'ouvrier corroyeur, courut vers lui ; la ménagère essuya une chaise avec son tablier ; les garçons crièrent :

"C'est M. Hippolyte !"

Et en deux minutes il se trouva assis, installé devant la table de famille. On soupait dans cet humble ménage ; souper de mardi-gras. Vraiment ! une bas-

tille de lard fumait au milieu d'un rempart de choux verts ; un gros pain de seigle faisait face à une assiette de marrons grillés, et un pot de bière laissait déborder une mousse blanche et brillante.

"Que je ne vous dérange pas, dit le pauvre Hippolyte à ses amis, soupez donc !

—Vous permettez, Monsieur, répondit la bonne femme : c'est qu'Antoine et les petits ont grand'faim.

—Mais certainement : j'assisterai à votre repas.

La ménagère fit les portions : l'eau venait à la bouche d'Hippolyte ; mais jamais les pauvres gens n'auraient osé lui offrir un morceau. Il le croyaient riche, celui qui avait été si bon pour eux !

Hippolyte n'y tint pas :

"Ca a bien bonne mine, dit-il.

—Ah ! Monsieur, si vous daigniez !... s'écria Antoine ; quel honneur, quel plaisir vous nous feriez !"

Marie-Rose était déjà debout. Elle plaça sa plus belle assiette et son verre doré devant Hippolyte ! Antoine le servit, sière ta déborda dans le verre.

Hippolyte sourit de bonne grâce et mangea encore mieux.

Ce fut une douce soirée. Le pain du pauvre était excellent, et le jeune homme pensa, en comparant Antoine et Mme Alban, à ces paroles de l'Écriture : Un repas d'herbes avec de l'amitié vaut mieux qu'un repas de boeufs gras sans affection.

Trente-cinq ans ont passé depuis. Hippolyte est magistrat. Il est marié, il n'a pas oublié ses trois diners. Il est fidèle aux lois saintes de l'Église ; il se défie des amitiés mondaines, et il aime fort les pauvres. Il leur a rendu mille fois le morceau de pain de seigle qu'un soir de mardigras il mangea de si grand cœur et de si grand appetit,

Mathilde Bourdon

Nous garantissons que ces Plasters allégeront la douleur plus vite que tout autre emplâtre. Mis en boîtes de 25 cts ou en rouleaux d'une verge de long, au prix de \$1. Dans les rouleaux on peut couper toutes les dimensions.

Dans chaque famille on devrait en avoir pour les cas urgents et imprévus.

DAVIS & LAWRENCE CO., Ltd., MONTREAL. Décrivez-vous des contrefaçons.

FOR SALE

—OR—

To Let

The undersigned offers for sale or to let the property lately occupied by the late S. F. Perry, Tignish, consisting of one large dwelling house, suitable for hotel, barn and other outbuildings.

The house is conveniently situated in the most central part of Tignish, is heated by hot air and thoroughly finished pump in the house. Possession given at once.

For further particulars apply to

J. A. Brennan
Tignish, P. E. I.
Sept. 1st '98 - 2m.

HEALTH RUN DOWN

"I was run down in health and weak and could not get anything to do me good until I tried Burdock Blood Bitters which has made me strong and well."

Thos. Lawson,
Terra Nova, Ont.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres agents ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye.

MARION & MARION, EXPERTS,
No. 185 rue St. Jacques, Montreal, Tel. 2398.
Mentionnez le Journal.